

son salut, doctrine monstrueuse qui renverse du même coup l'ordre moral et l'ordre social.

L'assaut, on peut le dire, a été complet. Pas une vérité de notre symbole qui n'ait été attaquée et travestie, contredite et écartée.

Dès lors, vous avez pu voir s'accumuler successivement, dans un peuple privé de la foi, les ruines de toutes les grandeurs morales qui reposaient sur cet unique fondement.

Vous vous plaignez de n'avoir plus d'idéal. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement ? Ils n'ont plus tourné leurs regards du côté du ciel, ils ont renoncé à toute aspiration vers les joies de l'autre vie, ils ne voient plus Dieu transparaître à travers la voile des créatures ; confinés volontairement dans la matière et dans le temps, ils ne parlent plus à l'âme, ils ne parlent qu'aux sens ; ils ne songent plus à élever l'esprit, ils ne cherchent qu'à satisfaire les plus vulgaires instincts. L'idéal a fait place à un triste réalisme.

Vous vous plaignez de n'avoir plus de caractères. C'est, en effet, le cri universel ; les hommes font défaut. Trop naïf qui s'en étonne. Si c'est la volonté qui fait l'homme, c'est la conviction qui donne à la volonté sa rectitude, sa force et sa constance. Quand la conviction manque, la volonté perd son énergie, elle est incapable de décision, elle est incapable de sacrifice. Il est difficile, voyez-vous, de marcher d'un pas ferme et décidé quand on ne sait où aboutit la route où l'on s'engage. Pour faire allègrement au devoir le sacrifice de sa vie, il faut la certitude de recevoir par delà la tombe la récompense de la vertu.

Vous vous plaignez de voir monter chaque jour le flot menaçant des passions populaires. Quoi ! ils ont renversé l'une après l'autre toutes les dignes élevées par la main vigilante et courageuse de l'Eglise, comment ce fleuve impur ne précipiterait-il pas ses eaux mugissantes sur notre société ? ils ont supprimé la notion chrétienne du devoir, conséquence de la souveraineté de Dieu, et ils ont proclamé qu'il n'y avait d'autre droit que celui du nombre et de la force. Or, leurs disciples, trop intelligents et trop dociles cette fois, se sont comptés, et ils ont constaté sans peine qu'ils ont la force, ils en ont conclu par une déduction rigoureuse qu'ils sont le droit. Que leur diront-ils, je vous le demande, quand seront édictées demain les lois les plus subversives, appuyées sur l'autorité du nombre, le seul droit qu'ils reconnaissent ?

Ils ont voilé la grande idée de la Providence, pour y substituer celle du hasard. Eh bien ! le peuple se flatte de pouvoir diriger ou modifier à son gré cette force aveugle, un jour par son suffrage omnipotent, un autre jour, s'il le faut, par l'audace et par la violence. Il est logique, voyez-vous.

Ils ont écarté la pensée de Dieu présidant aux luttes du devoir et contemplant les sacrifices de la vertu ; ils ont fermé le ciel et brisé l'espérance. Le peuple n'a pas manqué de se dire : " A quoi bon alors s'imposer des privations dont personne ne se soucie, et refuser à la nature les satisfactions qu'elle réclame ? " N'ayant plus les perspectives consolantes de la vie future, il exige impérieusement sa part large et abondante au banquet de la vie présente. Il est logique, encore un coup.